

qu'il se trouvait seul et caché à tous les yeux, par les hautes herbes au milieu desquelles il s'était couché, de savoir qui parlait près de lui, avant de se montrer.

Donc il écouta, et ce qu'il entendit glaça son sang dans ses veines.

Une des deux voix appartenait au téléphoniste, l'autre à un étranger que Ralph ne connaissait pas.

— Cela va bien, disait celui-ci, tout est prêt maintenant : les charges de poudres sont placées les mèches aussi. Il n'y a plus qu'à les allumer ; mais je vous conseille pour cela de ne pas attendre que le train soit tout proche ; vous pourriez manquer votre coup, et ce serait dommage de rater une si belle occasion de détruire quelques milliers de yankees, sans compter le matériel et les munitions.

— Je ne manquerai pas mon coup, soyez tranquille, mais de toutes façons notre affaire réussira, puisque vous ferez sauter le pont.

Ce pont se trouvait à deux milles de là, il enjambait une rivière profonde, encaissée entre des bords escarpés. Le train le traversait pour se rendre à la station.

— Donc, c'est bien convenu, reprit le téléphoniste, dès que vous entendrez le bruit de mon explosion, allumez vos mèches à votre tour, comme cela nous serons sûrs d'anéantir le train : si je ne réussis pas à le faire sauter, il tombera dans la rivière puisque le pont sera détruit.

— Je préfère ne pas attendre le bruit de votre explosion pour produire la mienne, reprit l'étranger ; j'allumerai mes mèches dans trois quarts d'heure montre en main. Je me dépêche donc d'aller à mon poste.

— Et moi, je reste au mien.

— Au revoir, camarade, nous nous reverrons après le coup. C'est une bonne affaire pour nous.

— Fameuse, notre fortune est faite et notre grand kaiser sera content.

Un bruit de pas retentit sur la route. Ralph écarta légèrement les herbages et regarda : les deux bandits se séparaient ; l'étranger s'en allait à son poste, comme il disait, le téléphoniste rentrait dans sa cabine.

Tous deux s'apprêtaient pour l'œuvre de mort qu'ils allaient accomplir en dignes espions de l'Allemagne cultivée.

Ralph restait anéanti ; le cœur battant à grands coups, la cervelle en ébullition. Un crime allait se commettre dans peu de temps, à quelques pas de lui, et quel crime ! Il voulait l'empêcher à tout prix, mais comment ? Il n'avait à espérer le secours de personne, car le temps matériel lui manquait pour courir donner l'alarme au prochain endroit habité. Il devait agir seul et agir vite.

— J'ai une chose à faire, se dit-il après avoir réfléchi, mettre le téléphoniste hors d'état d'al-

lumer la mèche, par n'importe quel moyen, le mort même, si c'est nécessaire, puis téléphoner à la prochaine station pour qu'on arrête le train, afin qu'il ne soit pas précipité dans la rivière, car je ne peux me dédoubler et tomber à la fois les deux assassins. J'espère que je ne laisserai pas ma vie dans l'entreprise, ou au moins, si je dois mourir, que j'aurai le temps d'avertir avant.

Le jeune homme ramassa son bâton qu'il emportait toujours avec lui et qui était un solide gourdin, assura dans une de ses guêtres son couteau ouvert et, rampant doucement, arriva sur la lisière du champ.

A ce moment précis, le téléphoniste sortit de la cabine et s'avança sur la voie ferrée ; sans doute, il allait s'assurer que ses engins de mort étaient toujours à leur place.

Le jeune cow-boy se releva ; en deux bonds, il eut traversé la route et se blottit derrière la cabine ; de là, en penchant légèrement la tête il pouvait suivre de l'œil les mouvements de l'espion. Celui-ci allait et venait, inspectant les alentours afin de s'assurer qu'il était bien seul et que personne ne viendrait le surprendre tandis qu'il accomplirait son forfait. Au bout d'une dizaine de minutes, il rentra, s'approcha de l'appareil et téléphona à son complice. Ralph, toujours caché, entendit distinctement les premiers mots de la conversation :

— Kopf, vous êtes arrivé ?... oui... allons, tout va bien...

Le jeune homme ne jugea pas utile d'écouter davantage.

— C'est le bon moment, se dit-il.

Il tourna autour du petit édifice et regarda par la porte ouverte ; l'Allemand lui tournait le dos. Ralph entra sans bruit et, d'un coup de son gourdin appliqué sur la tête, le renversa à terre à demi assommé, sans connaissance. Pour plus de sûreté, il le ligotta comme un paquet avec sa ceinture et une cordelette qu'il trouva dans la cabine.

Puis, sautant sur le téléphone, il donna l'alarme.

— Nous arrêtons le train et nous accourons, fut la réponse qu'il reçut.

Alors le cow-boy s'assit, les bras croisés, pour garder son prisonnier.

Au bout d'un quart d'heure, celui-ci rouvrit les yeux, et se voyant attaché et seul en face du jeune homme, il frissonna de terreur :

— Pourquoi m'avez-vous assommé et attaché ? bégaya-t-il. Si c'est pour me voler, prenez tout de suite mon porte-monnaie qui ne contient que quelques dollars et délivrez-moi ; je vous promets que je ne ferai aucune poursuite contre vous.

— Je n'ai pas du tout l'intention de vous voler, répondit Ralph, je ne suis pas un bandit comme vous. J'ai seulement voulu vous empê-